

Nuit d'automne

2 033 mots

Il est des hommes dont l'esprit tourmenté refuse tout sommeil. Combien de nuits passais-je devant la cheminée éteinte incapable de rejoindre mon épouse endormie... Les doigts sur les lèvres, je ruminais dans l'épais fauteuil, les yeux aveuglés par l'obscurité. Le silence de la pièce, de la ville, pesait sur mon crâne comme un couvercle noir ; je sentais s'étouffer en moi un étrange emportement, une angoisse sans nom qui, grattant les parois sombres de mon esprit, tentait de s'extirper des abîmes de l'oubli. Cette énigme invisible qui empêchait tout repos m'accompagna de nombreux soirs jusqu'à cette nuit où, éclaboussé par l'eau glacée d'un verre, des fragments de souvenirs me revinrent.

Je revis en détail cette ferme que nous possédions dans le canton de mes aïeux, près de Castelnaud-la-Chapelle. Mon grand-père l'avait acquise en 1857 pour y cultiver un verger de noyers sur trois arpents. À sa mort en 1900, mon père conserva cette ferme, où nous vécûmes jusqu'à mes douze ans. Intrigué par ce souvenir de province, j'allumai dans l'âtre un commencement de feu. Les flammes timorées projetèrent leurs ombres jaunes jusqu'au portrait de mon père accroché au vieux mur. Doucement ébloui, je fermai les yeux.

À l'automne 1912, la campagne était devenue froide, battue par les moussons. Dehors, les feuilles pourries s'entassaient contre les carreaux pâles de la fenêtre. Mon père en ce temps-là jurait beaucoup, n'appréciant guère d'être enfermé chez lui. Parfois, il abritait un ami dont la maison, moins gaillarde que notre robuste ferme, menaçait de s'écrouler sous la force du vent. Cet ami et lui s'entretenaient souvent de chasse et de gibier, décrivant avec de grands gestes et des yeux mouillés les bonds de leurs victimes. Ma mère apportait alors une soupe aux carottes et aux courges ainsi qu'un pâté de notre vieux cochon. Tout cela sentait fort bon, je n'en n'oublierai pas l'arôme. Après quelques verres de vin, les deux hommes devisèrent franchement sur un fait qui avait récemment secoué le canton : la disparition d'un garçon dans le lit de la Dordogne. Le jeune malheureux et son ami, ivres, s'étaient trouvés à une heure du soir dans une barque qu'ils avaient volée. Le rescapé épouvanté avait raconté dans tout le village qu'une main de femme était sortie des eaux pour emporter son camarade dans la rivière. Trop effrayé pour porter secours à son ami disparu dans l'eau trouble, il avait rejoint la berge à toutes jambes, couvert de vase et de frissons. Il eut beau appeler, la rivière était restée silencieuse, sa langue poisseuse ayant avalé à jamais le corps du petit garçon. Mon père but goulûment une lampée de vin rouge, il était de ceux qui croyaient aux esprits. Face à lui, se réchauffant au cidre, le vieux Paul bredouilla : « Couillon de sort... té, l'ont dû boire sacrément, les bougres de cornichon, pour s'aller voir des mangeuses d'hommes ! Une châtaigne au feu que c'est c'te marmot qu'a poussé l'potiot dans la rivière. » Ayant dit cela, il plongeait tristement les yeux dans son verre en secouant la tête. Mon père lui attrapa gravement le bras et, sous son épaisse moustache, déclara d'un ton ferme : « Va-t'en rougir les cornes, le Paul, t'as bien du mal à admettre que y'a du Malin là-dessous ! Moi je crois ce gamin pour avoir vu comme lui l'étrange poisson qui rôde dans la Dordogne... » Il étendit brutalement sa jambe sur la table en faisant trembler les planches. D'un ongle terreux, il désigna sur sa cheville trois sillons irrités qui avaient légèrement enflé la chair. Les cicatrices semblaient anciennes mais profondes. « C'te bête m'a écorché le mollet en 1866 un jour que je pêchai tranquille ! » Je me hissai sur mon tabouret pour observer les marques vives sur la jambe robuste de mon père. On eut dit que les entailles avaient été faites au grand couteau ; mon père, encore enfant lors de cette mésaventure, avait eu bien peur ce jour-là et l'effroi lui avait ordonné de ne rien raconter. « Macarel ! lança Paul en renversant son verre, il y a donc des endroits oubliés du Bon Dieu... si toutefois tu ne t'es pas rossé toi-même contre quelque roncier ! »

L'exhumation de cette histoire oubliée offrit à mon père de bien curieuses ressources. Il alla tout le jour qui suivit préparer dans la petite grange un étrange attirail, comme si quelque guerre eût nécessité ses

efforts. À côté de lui, j'attrapais à la main de petits papillons que je fourrai bientôt dans l'obscurité étouffante de ma poche. Lorsqu'il eut fini son travail, il m'appela et chargea sur mes épaules deux paquets, d'un poids supportable pour mon âge. Il attrapa ensuite une caisse à appâts, deux filets qu'il enroula, sa longue canne à pêche en châtaignier, la plus robuste de toutes, une boîte à hameçons et le vieux fusil Saint-Etienne qu'il fallut envelopper à l'écart de la pluie.

Nous mîmes peu de temps à rejoindre le cours d'eau. Sur quinze lieues de reflets argentés s'étendait la Dordogne, paisible comme un serpent endormi s'écoulant des monts Dore. Le ciel gris soufflait sur nous son haleine givrée ; nous mangeâmes sans parler assis dans l'herbe humide. Mon père, qui s'était brièvement absenté durant la matinée, avait obtenu de ses amis l'usage d'une petite barque : elle nous attendait patiemment, tanguant près de la berge. C'était l'une de ces embarcations à fond plat que les pêcheurs nomment coureux et dont ils se servent habituellement.

Mon père ne voulut pas embarquer tout de suite et il fallut attendre les prémices du soir pour prendre place sur le petit canot. Lorsque la lune se détacha des ombres, nous repoussâmes la rive et voguâmes sur la nuit. Mon père ramait doucement, ses pupilles ne quittaient pas les eaux ; je regardais, moi, s'éloigner les longues mains des saules blancs.

Lorsque nous fûmes suffisamment loin, mon père lança sa ligne à brochets dans les profondeurs puis il tendit l'oreille. Il s'écoula plusieurs heures durant lesquelles nous ne pêchâmes guère plus que quelques carpes. Mon père les tirait distraitement hors de l'eau, puis je les engouffrais vivantes dans la bourriche d'osier agrippée à la barque. L'obscurité grandissait et le froid achevait de nous lasser lorsque la ligne fut soudainement prise de vifs soubresauts ! Mon père se réveilla dans un sourire triomphant. Il lutta avec férocité contre son mystérieux adversaire des profondeurs. La chose qui s'agitait en-dessous de nous attirait à elle la robuste ligne... Elle tirait de toutes ses insondables forces, notre coureau pencha lentement vers les eaux noires. Le visage collé à la surface fraîche, j'encourageai mon père jusqu'à ce que je visse se dessiner dans les fonds obscurs deux billes inquiétantes avec des pupilles d'hommes. Je fus saisi d'effroi devant ce visage blême et difforme qui sortait des ténèbres. Mon père dans un ultime effort fit émerger à la surface l'abominable corps visqueux ; nous fûmes frappés d'écume par de violentes gifles tandis que la bête suffocante tranchait la ligne de ses mâchoires démesurées. Mon père plus courageux que jamais saisit à bras le corps le monstre fou et, l'attirant dans la barque houleuse, le perça de toutes parts avec son vieux couteau. Le corps sans vie du brochet mourut dans un dernier frisson. Dans l'obscurité de la nuit, je décelai chez mon père une déception étrange ; nous avions pourtant une excellente prise. Se retroussant les manches, il saigna les ouïes grasses du poisson puis flanqua le cadavre humide au bord gelé du coureau, s'assurant que le sang visqueux rougisserait les eaux noires. Mon père recherchait une autre créature. Je proposai d'accrocher à l'hameçon une tranche du brochet afin d'attirer plus sûrement la mystérieuse bête mais le pêcheur rumina que ce n'était pas la peine : son véritable appât était au bon endroit.

Une demie-heure passa au-dessus de l'eau froide lorsque nous aperçûmes dans l'onde une forme singulière... Un épais nuage de vase assombrissait le fond de la rivière. Mon père s'empressa de charger le fusil. Tremblant de froid, je penchai mon visage au-dessus de l'eau noire. La vase se dissipa et je distinguai, bientôt, une masse étrange qui remontait lentement des eaux. Je poussai un cri d'effroi : la chose émergeait sous nos yeux ! C'était le corps du petit garçon disparu. Ses yeux bouffis étaient d'un blanc laiteux, ses lèvres gonflées semblaient tordues dans une expression d'horreur. Mon père recula si vivement qu'il chuta dans l'eau nauséabonde ! Terrorisé, je vis la tête du noyé heurter mollement la paroi du coureau. Détachant mes yeux du terrifiant visage, je cherchai mon père mais l'eau était opaque et la rivière silencieuse : je ne trouvai aucune trace, aucun remous. Désormais seul, je me blottis dans le fond du coureau, trop apeuré pour crier.

Un instant plus tard, j'entendis d'étranges clapotis qui me firent regarder péniblement la surface. Sur la berge, une ombre rampait hors de l'eau, prise de spasmes terrifiants, son râle effrayant les grenouilles et les crapauds. La créature tourna dans ma direction sa face hideuse, faite de croûtes poisseuses et de mouches infectes. Je blêmis, la gorge sèche, saisissant rapidement le couteau de mon père. Mes jambes faillirent, je m'agrippai au rebord trempé du coureau.

Hélas, j'avais été le jouet de mon imagination : sur la berge, cette créature immonde ne pouvait être que mon père, couvert de vase et d'algues gluantes, recrachant vivement l'eau épaisse de la rivière ! Épuisé, couché sur la terre noire, il me faisait signe de sauter dans l'eau pour nager jusqu'à lui. Je sentais le coureau

dérider lentement, comme délicatement emporté par le vent de la nuit. J'étais mauvais nageur et l'angoisse m'avait affaibli. La rivière, teintée de sang, de vase et de mort, me donna un haut-le-cœur mais j'obéis et plongeai dans l'eau froide.

Instantanément, mon corps se raidit, écrasé par les ténèbres de l'eau nauséabonde. Je frissonnai, aveugle, alourdi par la boue et la peur. Je nageais de toutes mes forces... lorsqu'une main gelée agrippa violemment ma cheville ! Je sentis ses doigts moites s'enfoncer dans ma chair pour m'emporter dans les profondeurs. Dieu ! Je crus mourir, noyé par le monstre. Je me débattais en vain, ses bras énormes m'agrippaient...

C'est alors que la créature me tira violemment vers la surface ! Hurlant comme un Diable, je respirai à plein poumon l'air glacé et humide. Quelle ne fut pas ma stupeur en découvrant le visage essoufflé de mon père : c'était lui qui, depuis les fonds obscurs où il avait chuté, m'avait attrapé tandis que je sombrais à bout de forces. Terrorisé par la rivière, je m'accrochai immédiatement au cou de mon sauveur, enfouissant mes yeux en larmes dans son col détrempé. Mon père nagea courageusement jusqu'à la rive boueuse où nous tremblâmes de froid, scrutant les eaux noires. Terrifié, je cherchai des yeux la chose qui avait rampé hors de la rivière, la créature nauséabonde qui m'avait observé depuis la berge mais elle était partie sans laisser de trace. Le cadavre du petit garçon avait lui aussi disparu dans l'obscurité moite de la rivière. Mon corps mouillé tressaillit : j'avais bu malgré moi cette eau saumâtre où baignait un mort en décomposition.

C'était ce goût putride qui avait, jusqu'ici, hanté toutes mes nuits d'adulte. Il avait suffi qu'un verre d'eau froide m'éclabousse pour réveiller en moi l'affreux souvenir. La tête lourde devant la cheminée, je regardais les braises rougeoier. Sur le mur sombre, le portrait de mon vieux père luisait comme un fantôme. Je sentis la gratitude m'envahir pour le vieux pêcheur. J'aurais souhaité lui dire combien j'étais fier de lui, combien son courage avait été grand lors de cette nuit d'automne. Hélas, il était trop tard pour moi et je n'aurai jamais la force de mon héros. Un soir, peut-être, je trouverai le courage de retourner sur cette berge de Dordogne pour pêcher au clair de lune à la mémoire du vieil homme.

Tandis que l'éclat des dernières braises diminuait et que la pénombre s'installait dans la pièce, un dernier détail me revint... Alors que mon père me prenait dans ses bras trempés pour retourner sur nos pas, il m'avait semblé apercevoir une étrange forme sous la surface de l'eau. Sans doute ma mémoire était-elle embrumée par la peur... Dieu sait combien les esprits exagèrent et trompent parfois leurs souvenirs. Oui, sans doute, j'avais inventé le visage de cette vieille femme au fond de l'eau.